

LE ROMAN

D'UNE HEURE,

OU

LA FOLLE GAGEURE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

**REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1803,
SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS.**

PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.

VALCOUR, amant de Lucile.

LISETTE, suivante.

La scène est à Paris, chez Lucile.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

« CETTE petite pièce est tombée tout à plat, en 1803, sur le Théâtre-Français. Comme il n'y a que trois personnages, et qu'ils étaient représentés par mademoiselle Contat, mademoiselle Devienne et M. Fleury, j'ai dû croire que cette chute était très-légitime, et, depuis quinze ans, je n'ai pas songé une seule fois à faire imprimer l'ouvrage. Cependant les acteurs de Paris qui ont parcouru la province, y ont porté et joué cette comédie, qui est restée au répertoire dans un très-grand nombre de villes. On en a successivement multiplié les copies, elle s'est jouée presque partout, et, aujourd'hui, elle compte plus de mille représentations depuis sa chute. Ce succès *extrà muros* ne m'aurait pas paru un motif suffisant pour accorder les honneurs de l'impression à cette bagatelle; mais j'apprends qu'un pirate de la librairie en a dérobé un manuscrit et en a fait une édition subreptice. Ce serait peut-être le cas de plaindre le voleur; je le remercierais même s'il avait fait une édition correcte; mais on m'assure qu'elle n'est pas lisible, et que je n'y reconnaîtrais pas mon ouvrage. Je suis donc forcé de recourir à l'impression, et il a fallu toute la maladresse du contrefacteur pour m'y résoudre. Si j'avais eu l'intention de réclamer contre le jugement du public de Paris, je n'aurais pas attendu quinze ans pour le faire. »

Cet avertissement, publié en 1818, par M. Hoff-
man, nous dispense d'entrer dans aucun autre détail
au sujet de cette comédie. Nous ajouterons seulement
qu'elle a été reprise à l'Odéon en 1821, et jouée cons-
tamment avec succès jusqu'en 1829, époque à laquelle
ce théâtre a de nouveau fermé ses portes. Espérons
qu'elles ne tarderont pas à se rouvrir dans l'intérêt
de l'art et dans celui des gens de lettres.

LE ROMAN

D'UNE HEURE,

OU

LA FOLLE GAGEURE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, assise à une table.

LISETTE!

LISETTE, travaillant.

Madame?

LUCILE.

As-tu vu mon avocat?

LISETTE.

Oui, madame.

LUCILE.

Eh bien! ce procès finira-t-il?

LISETTE.

Il finira quand les gens d'affaires se lasseront de le prolonger.

LUCILE.

Sais-tu que ces retards me gênent? J'ai apporté beaucoup d'argent; mais dans ce Paris.....

LISETTE.

Cela va vite, quand on plaide surtout.

LUCILE.

Ce qui me console, c'est que ma cause est bonne, et que je ne puis perdre mon procès.

LISETTE.

Je sais bien que vous avez raison, mais si vous aviez beaucoup d'argent, vous auriez deux fois raison, et votre cause en serait meilleure.

(Un silence.)

Lisette !

LUCILE.

Madame ?

LISETTE.

Je m'ennuie.

LUCILE.

C'est le veuvage.

LISETTE.

Mais je m'ennuyais autrefois.

LUCILE.

C'était le mariage.

LISETTE.

Que faut-il donc faire pour se désennuyer ?

LUCILE.

Il faut de l'amour.

LISETTE.

Mais l'amour conduit au mariage.

LUCILE.

LISETTE, soupirant.

C'est vrai, tout finit.

(Un silence.)

Lisette !

LUCILE.

Madame ?

LISETTE.

Donne-moi un livre.

LUCILE.

Lequel ?

LISETTE.

Le premier venu.

LUCILE.

LISETTE.

Il vous ennuiera.

LUCILE.

C'est égal, j'ai pris mon parti.

(Lisette lui donne un livre.)

LISETTE, en donnant le livre.

Il faut avouer que vous avez bien du malheur : vous aimez les choses singulières, originales et même bizarres ; et dans une ville comme Paris, vous êtes condamnée à vivre de la manière la plus insipide et la plus monotone.

LUCILE.

Tu as bien raison. Depuis deux mois, je n'ai pas souri.

LISETTE.

Il faut espérer qu'à la fin quelques originaux viendront nous amuser.

LUCILE.

J'en ai grand besoin.

LISETTE.

Et moi aussi.

(Lucile se lève, et va lire en s'appuyant à la fenêtre.)

LISETTE, à part.

On se met à la fenêtre.... Je gage que le voisin est à la sienne....

LUCILE.

Qu'est-ce que vous dites ?

LISETTE.

Je dis que je vais chanter.

LUCILE.

Non, taisez-vous.

LISETTE.

Depuis quelque temps madame aime bien à se mettre à la fenêtre.

LUCILE, ironiquement.

Vous faites des observations?

LISETTE.

Non, je veux dire que madame a besoin de prendre l'air; preuve d'ennui.

LUCILE.

Occupez-vous de votre ouvrage.

LISETTE, à part.

De l'humeur! Le voisin n'y est pas. Se regarder, et ne pas se parler..... Voilà pourtant deux mois que cela dure. Un bon mariage vaudrait mieux que cet amour en perspective. On dit que ce monsieur est le plus honnête homme, et le plus aimable original..... Eh bien! qu'il se présente donc, avec de l'esprit, on ne doit pas manquer de prétexte pour venir consoler des femmes qui s'ennuient.

LUCILE, jette un cri.

Ah!

LISETTE.

Qu'avez-vous, madame?

LUCILE.

Courez vite en bas, j'ai laissé tomber mon livre dans la rue.

LISETTE.

Votre livre, madame?

LUCILE.

Courez donc, voilà un jeune homme qui le ramasse; je crains qu'il ne le rapporte.

LISETTE.

Ah! c'est un jeune homme; courons. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LUCILE, seule.

Que cette fille est lente ! Ce monsieur va croire.....
Je ne sais s'il m'a vue.... Oh ! il a regardé.... s'il allait
monter!..... ce serait la faute de cette fille..... ou la
mienne.

SCÈNE III.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur veut absolument vous remettre le
livre ; il ne m'a pas donné le temps de descendre. Je
crois que c'est celui qui demeure vis-à-vis.....

LUCILE.

Ce monsieur !

LISETTE.

Oui, qui a l'air si poli, qui se met toujours à sa
fenêtre quand vous êtes à la vôtre, qui me salue
toujours quand il me rencontre... madame doit com-
prendre.

LUCILE.

Il veut, dites-vous ?

LISETTE, plus bas.

Il est là, il tient le livre, et ne veut le rendre qu'à
vous.

LUCILE.

Cela est inconcevable ! c'est votre lenteur qui cause
cette imprudence.

LISETTE.

Décidez-vous, madame ; entrera-t-il ?

LUCILE.

Mais... un inconnu... cela ne se peut pas.

LISETTE.

Il emportera le livre.

LUCILE, avec humeur.

Mademoiselle, je veux mon livre absolument.

LISETTE, ouvrant la porte.

Entrez, monsieur.

SCÈNE IV.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR.

LUCILE.

Ah! monsieur, pourquoi vous donner la peine de le rapporter?

VALCOUR.

La peine, madame? je n'en ai éprouvé qu'en doutant si je serais introduit.

LUCILE.

N'ayant pas l'honneur d'être connue de vous, je dois trouver fort extraordinaire...

VALCOUR.

Madame, cela est tout simple; vous laissez tomber un livre, je le ramasse; je vous le rapporte, vous le recevez; il n'y a là dedans rien d'extraordinaire que le plaisir que j'éprouve en ce moment.

LUCILE.

Il est au moins étonnant que vous ayez insisté pour entrer chez moi.

VALCOUR.

Je vous avais vue, madame; il était tout simple que j'insistasse.

LUCILE.

Malgré votre extrême politesse, je dois vous faire observer que c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

VALCOUR.

Madame, il faut toujours qu'on se voie une première fois.

LUCILE.

Mais il y a apparence que ce sera aussi la dernière.

VALCOUR.

La dernière, madame?... Si ce doit être le dernier bonheur de ma vie, permettez-moi de le prolonger.

LUCILE.

Il y a de l'obstination, monsieur.

VALCOUR.

Avouez qu'elle est bien pardonnable; et plus vous serez décidée à me renvoyer, plus je dois retarder le moment où je cesserai de vous voir.

LUCILE, avec dépit.

Eh bien! restez, monsieur.

LISETTE, à part.

Il n'y manquera pas.

VALCOUR.

Madame, si vous étiez assise, vous seriez beaucoup mieux.

LUCILE.

Et pourquoi, monsieur?

VALCOUR.

C'est que j'aurais moins de scrupule à rester plus long-temps.

LUCILE, prenant une chaise.

Il faudra cependant que cet entretien finisse.

(*Elle s'assied.*)

VALCOUR, prenant aussi une chaise.

Madame, ce ne sera pas de ma faute. (*Il s'assied.*)

LUCILE.

Mais enfin, quel plaisir trouvez-vous!...

VALCOUR.

Madame, j'ai des yeux.

LUCILE.

C'est une déclaration que vous me faites.

VALCOUR.

Oui, madame.

LUCILE.

Et la première fois que vous me voyez!

VALCOUR.

Quand je vous la ferais quinze jours plus tard,
qu'y gagnerions-nous tous deux?

LUCILE.

Oh! rien, assurément; car je n'en croirais pas un
mot.

VALCOUR.

Je vous demande pardon, madame; vous me
croyez.

LUCILE.

Je vous crois, monsieur?

VALCOUR.

Oui, madame : il est impossible que vous ignoriez
que vous êtes charmante, et que vous avez infini-
ment d'esprit; et vous ne me faites pas l'injure de
croire que je ne sais pas apprécier ces avantages.

LUCILE.

Je sais donc , selon vous , que j'ai de l'esprit et de la beauté.

VALCOUR.

Il y a long-temps sans doute que vous le savez , puisqu'il ne m'a fallu qu'un moment pour m'en assurer.

LISETTE.

Madame a-t-elle besoin de moi ?

LUCILE, avec humeur.

Je n'en sais rien ; monsieur m'occupe tellement !...

VALCOUR, à Lisette.

Mademoiselle , je n'ai rien à dire que vous ne puissiez entendre ; cependant que je ne vous oblige point à rester , si vous avez à sortir.

LUCILE, se lève.

J'espère que monsieur prendra le même parti.

VALCOUR, se lève.

Ah ! madame , votre espoir sera trompé.

LUCILE.

Quand monsieur me verra seule il n'abusera point de mon embarras.

LISETTE.

J'entends , madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LUCILE, VALCOUR.

LUCILE.

Monsieur reste donc ?

VALCOUR.

Madame , si vous vous fâchez , je vais me rasseoir.

LUCILE.

Oh ! j'aime mieux plaisanter. Mais voyons ; de quelle utilité peut être votre entêtement à rester chez moi ?

VALCOUR.

Je n'ose croire qu'il me sera utile, mais mon plaisir est incontestable.

LUCILE.

Vous devriez un peu consulter le mien.

VALCOUR.

Mais, madame, j'ai l'amour-propre de croire que je vous amuse.

LUCILE.

Vous pourriez avoir deviné.

VALCOUR.

Je devine assez bien, madame.

LUCILE.

Ah ! vous croyez peut-être que vous avez déjà su me plaire ?

VALCOUR.

Convendez au moins que cela n'est pas impossible.

LUCILE.

Je vois bien, monsieur, qu'il faut se décider à rire ; continuez.

VALCOUR.

Vous croyez donc impossible que deux personnes s'aiment à la première vue ?

LUCILE.

Quand cela ne serait pas impossible, je ne conçois pas qu'on se le dise.

VALCOUR.

Cela est pourtant bien naturel. La première vue

suffit pour nous apprendre si une personne nous plaît. Tout ce qui arrive après est une suite de ce premier moment : pourquoi donc attendre des mois entiers, pour s'instruire de ce qu'on savait dès le premier jour?

LUCILE.

Bon moyen pour être trompé!

VALCOUR.

Eh! n'est-on pas trompé autrement?

LUCILE.

On l'est moins.

VALCOUR.

Ni plus, ni moins, madame.

LUCILE.

Monsieur, prenez-vous ce ton-là avec toutes les femmes?

VALCOUR.

Je vous proteste que c'est la première fois.

LUCILE.

Cela est très-gracieux. En effet, vous avez l'air d'un galant homme, et je ne dois attribuer qu'à mon imprudence, la conduite plus que légère que vous avez avec moi.

VALCOUR.

Si vous voulez m'entendre, vous conviendrez que je n'ai pu agir autrement.

LUCILE.

Voilà qui est charmant! vous deviez être impertinent une fois dans votre vie, et c'est sur moi que tombe la préférence.

VALCOUR.

Daignez m'écouter et me juger. Je connais le



monde; je sais comme un autre en prendre les manières; mais en suivant les règles ordinaires, j'aurais été réduit à vous rendre votre livre, à vous saluer avec retenue, et à m'éloigner tristement sans avoir l'espérance de vous revoir jamais. Entre deux maux, il a fallu choisir, et j'ai mieux aimé risquer de vous déplaire, que de perdre la seule occasion qui pût m'approcher de vous.

LUCILE.

De sorte que je dois vous remercier?

VALCOUR.

Vous devez me pardonner, madame; et si dans la suite je me sers encore des mêmes moyens, c'est que j'aime mieux vous piquer que de vous être indifférent.

LUCILE.

Il faut avouer que le hasard qui a fait tomber mon livre, me procure une aventure bien agréable!

VALCOUR.

Si c'est un hasard, madame, je dois m'estimer heureux.

LUCILE.

Mais enfin, qu'espérez-vous de tout ceci? Quels sont vos projets?

VALCOUR.

De vous voir le plus long-temps possible.

LUCILE.

Décidément?

VALCOUR.

Décidément.

LUCILE.

Eh bien, monsieur, asseyons-nous.

VALCOUR.

J'allais vous en prier.

LUCILE.

Je vous ai dit que votre démarche me paraissait inutile; maintenant je commence à la croire dangereuse.

VALCOUR.

Pour qui, madame?

LUCILE.

Oh! pour vous.

VALCOUR.

Veillez m'expliquer cela.

LUCILE, riant.

Avec un cœur capable de s'enflammer à la première vue, vous courez de très-grands risques.

VALCOUR.

Lesquels, madame?

LUCILE.

De devenir amoureux.

VALCOUR.

A cet égard, madame, je ne risque plus rien.

LUCILE.

Cela est déjà fait?

VALCOUR.

Absolument.

LUCILE.

Il me prend envie de vous croire, pour m'amuser davantage.

VALCOUR.

Amusez-vous en toute sûreté,

LUCILE.

Et d'après vos principes sur l'inflammation des cœurs, vous croyez sans doute que la sympathie agit déjà sur moi?

VALCOUR.

Je n'ose répondre; ma franchise a paru vous déplaire.

LUCILE.

Oh! ne vous gênez pas; je commence à m'y habituer.

VALCOUR.

C'est bon signe.

LUCILE.

Vous espérez donc?

VALCOUR.

Sans cela, serais-je ici?

LUCILE.

Monsieur, permettez-moi de rire.

VALCOUR.

D'autant plus volontiers, que le rire vous sied à merveille.

LUCILE.

Mais quel est le motif de votre confiance?

VALCOUR.

C'est qu'un homme est toujours sûr de se faire aimer quand il a véritablement le désir de plaire.

LUCILE.

Vous êtes sûr de cela?

VALCOUR.

Cela ne manque que par maladresse.

LUCILE.

Si votre recette n'est pas la meilleure, elle est au moins la plus originale.

VALCOUR.

C'est pour cela que j'espère, madame.

LUCILE.

Un homme est donc sûr de se faire aimer quand il le veut; et vous, monsieur, qui réunissez plusieurs avantages, vous avez sûrement plus de confiance qu'un autre?

VALCOUR.

C'est une probabilité de plus.

LUCILE.

Et quand commencerai-je à ressentir ces effets inévitables?

VALCOUR.

Dès à présent, madame.

LUCILE, riant.

Ah! je vous aime déjà?

VALCOUR.

Je ne dis point cela, mais mon sort est déjà décidé; et si dans la suite vous devez m'aimer ou me haïr, ce sera toujours une conséquence nécessaire de cette première entrevue.

LUCILE.

Mais vous êtes bien sûr que je me déciderai plutôt à vous aimer?

VALCOUR.

Pas absolument sûr; mais je le parierais.

LUCILE.

Vous parieriez que je vous aimerai?

VALCOUR.

Oui, madame.

LUCILE.

Et dans combien de temps, s'il vous plaît?

VALCOUR.

Vous seriez étonnée, si je vous disais combien il en faut peu.

LUCILE.

Oh ! dites tout ; vous avez carte blanche.

VALCOUR.

Eh bien , madame , je demanderai... vingt-quatre heures.

LUCILE.

Tout ce temps-là , monsieur !

VALCOUR.

Si je gagne plutôt , ce sera tant mieux. •

LUCILE.

Mais comment saurez-vous si vous avez gagné ?

VALCOUR.

A l'expiration du terme , vous déclarerez vos sentiments , et je m'en rapporterai à votre bonne foi.

LUCILE.

Cette confiance est bien flatteuse !

VALCOUR.

C'est un calcul , madame.

LUCILE.

Un calcul ?

VALCOUR.

Sans doute. Dans toute autre circonstance , quand vous m'aimeriez , les préjugés et la décence vous imposeraient la loi de me le cacher ; mais quand vous aurez parié , la probité vous forcera à me faire un aveu commandé par votre délicatesse.

LUCILE , ironiquement.

Le calcul même m'est trop favorable pour que je puisse m'en offenser. Mais paririez-vous cher ?

VALCOUR.

Tout ce qu'on voudra.

LUCILE.

En vérité, je suis fâchée que nous nous connaissions si peu, car j'aurais grande envie de tenir la gageure, ne fût-ce que pour vous punir de votre présomption.

VALCOUR.

Je me nomme Valcour, madame. Mes parens se sont distingués dans la carrière des armes; moi-même j'ai un régiment.

LUCILE.

Je m'en suis doutée. Moi, monsieur, je me nomme Lucile d'Ercourt, veuve de M. de Terni; je suis ici pour un procès, et je m'y ennuie beaucoup.

VALCOUR.

Je m'en suis douté, madame. Eh bien! nous nous connaissons, voulez-vous parier?

LUCILE.

J'en suis tentée. Mais un scrupule me retient; j'ai trop beau jeu, et je n'aime pas à jouer à coup sûr.

VALCOUR.

J'ai les mêmes scrupules, madame; ainsi nous pouvons les faire taire mutuellement. Pariez-vous?

LUCILE, piquée.

Oui, monsieur, je parie.

VALCOUR.

Sérieusement?

LUCILE.

Oh! très-sérieusement. Quelle est la somme?

VALCOUR.

Je puis, dans ce moment, disposer de cinq cents louis.

LUCILE.

Cinq cents louis ! quand vous connaissiez l'état de ma fortune, vous n'auriez pas touché plus juste. Je dois douze mille francs.

VALCOUR.

Prenez garde d'en devoir vingt-quatre.

LUCILE.

Prenez garde de payer mes dettes.

VALCOUR.

Si vous m'aimez, nous les paierons ensemble.

LUCILE.

Allons, monsieur ! C'est décidé, à ce qu'il paraît.

VALCOUR.

J'en donne ma parole.

LUCILE.

Et moi la mienne.... mais je réfléchis.... J'espère que vous n'avez pas prétendu rester chez moi pendant les vingt-quatre heures que durera l'épreuve ?

VALCOUR.

A la rigueur, cela devrait être dans le marché. Mais je ne veux pas vous surprendre ; je ne vous demande que la permission de vous faire trois visites, et celle-ci comptera pour une.

LUCILE.

Cela est très-généreux. Et à quelle époque ces visites auront-elles lieu ?

VALCOUR.

Successivement. Celle-ci sera l'exposition ; la seconde, la preuve ; et la troisième, la conclusion, c'est-à-dire le paiement....

LUCILE.

Que vous me ferez.

VALCOUR.

Que je viendrai recevoir.

LUCILE.

Je ne m'en dédis pas. Commencez donc à faire jouer la séduction.

VALCOUR.

J'ai commencé il y a long-temps, madame.

LUCILE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

VALCOUR, *souriant.*

Maintenant que le pari me donne le droit de me représenter chez vous, je ne veux point abuser de l'avantage que me donnerait un trop long entretien.

LUCILE.

Je vous conseille de ne pas revenir.

VALCOUR.

Ah! madame, vous avez peur.

LUCILE.

J'ai peur pour vous, monsieur.

VALCOUR.

Ayez moins de pitié, madame; la pitié est dangereuse.

LUCILE.

Le pari tient donc sérieusement?

VALCOUR.

En voulant vous dédire, c'est me donner gagné.

LUCILE.

Me dédire? point du tout. Vous méritez une correction.

VALCOUR.

Elle sera douce , madame ; je vous laisse à vous-même ; la solitude est un piège que je vous tends.

LUCILE.

J'en conviens ; il est possible que je vous aime mieux de loin que de près.

VALCOUR.

Nous saurons bientôt cela , madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LUCILE , seule.

Voilà un plaisant original ! il mérite bien..... Oh ! bon , il ne reviendra pas. Monsieur a voulu s'amuser. Quel imperturbable sang froid ! Il y a dans ses impertinences une certaine grâce qui empêche de s'en fâcher sérieusement. Mais s'il revenait , que dois-je faire ? Me moquer de lui.... il est aimable.... il est impossible qu'il espère gagner une gageure aussi folle. Que sais-je ? Il est assez prévenu en sa faveur pour se croire sûr de son fait.... il a bien ce qu'il faut pour plaire..... Mais il a besoin d'une leçon , et dussé-je donner les cinq cents louis à Lisette , je suis décidée à les gagner. Ils sont gagnés.... Qui pourrait aimer un fou de cette espèce ?..... Il a de l'esprit..... il m'a presque embarrassée. Je m'en vengerai. Oh ! je serais bien fâchée qu'il ne revînt pas ! Il est amusant.

SCÈNE VII.

LUCILE , LISETTE.

LUCILE.

Ah ! Lisette , combien tu as perdu à t'en aller !

LISETTE.

Je n'ai rien perdu , madame ; je sais tout.

LUCILE.

Tu écoutais ?

LISETTE.

Après le début de ce monsieur , qui aurait pu résister au désir de savoir le reste ?

LUCILE.

As-tu jamais entendu de pareilles impertinences ?

LISETTE.

J'en ai entendu bien d'autres.

LUCILE.

Comment ! tu n'as pas été choquée de son insolente présomption ?

LISETTE.

Moi , madame ? j'en ai ri de bon cœur.

LUCILE.

Et que dis-tu de la gageure ?

LISETTE.

Je ne l'aime pas la gageure.

LUCILE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Elle est trop chère.

LUCILE.

Tant mieux ; elle est proportionnée à la folie de celui qui l'a faite.

LISETTE.

Vous n'auriez pas dû la risquer.

LUCILE.

Comment , la risquer ? Que voulez-vous dire ?

LISETTE.

Vous avez un procès qui vous coûte beaucoup, et douze mille francs ne sont pas une petite somme.

LUCILE.

Imbécile, est-ce que tu crois que je vais les perdre?

LISETTE.

Vous m'avez toujours dit que vous n'êtes pas heureuse au jeu.

LUCILE.

Impertinente! vous croyez que je vais me prendre d'une passion subite?

LISETTE.

Est-ce qu'on est maître de cela, madame?

LUCILE.

Non pas vous, mais moi.

LISETTE.

Madame, il ne faut pas défier les fous; il est capable de vous plaire comme il le dit.

LUCILE.

Vous me jugez d'après vous, sans doute?

LISETTE.

Moi, madame, je ne risquerais rien; je lui dirais jusqu'à demain, *je ne vous aime pas*.

LUCILE.

Et vous mentiriez pour gagner les douze mille francs?

LISETTE.

J'ai souvent menti pour moins que cela.

LUCILE.

Oh! je vous crois.

LISETTE.

Madame , si ce monsieur revient , je lui dirai donc que vous ne l'aimez pas du tout?

LUCILE.

Qui est-ce qui vous charge de cette commission? Ne puis-je la faire moi-même?

LISETTE.

C'est que vous êtes trop honnête femme; vous n'oserez jamais mentir.

LUCILE.

Elle n'en démordra pas. N'ayez aucune inquiétude; ne vous mêlez de rien , et quand Valcour reviendra , appelez-moi. *(Elle va prendre son livre.)*

LISETTE.

Madame , ne prenez pas ce livre.

LUCILE.

Et pourquoi?

LISETTE.

Je crois qu'il vous a porté malheur.

LUCILE.

Que vous êtes sotte! Je vois bien qu'avec vous on ne risquerait rien à faire de pareilles gageures.

LISETTE.

Madame a-t-elle besoin de moi?

LUCILE.

Restez. Vous direz à Valcour.... Non , ne lui dites rien. Vous m'appellerez... *(Elle revient.)* Si je faisais dire que je n'y suis pas?.... Non , non , vous m'appellerez. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII.

LISETTE, seule.

Puisqu'il est question de gageure, je gagerais bien que je sais ce que madame va faire. Elle était en négligé, quand le livre fatal est tombé maladroitement, ou adroitement par la fenêtre; elle n'a pas eu le temps d'ajouter à sa parure. Cela est fâcheux. Elle n'a pu paraître avec tous ses avantages; elle va prendre sa revanche. Un chapeau plus élégant, un tour donné aux cheveux, tout cela est d'une très-grande conséquence à une première entrevue. Je gagerais ensuite que le négligé était la principale cause de sa mauvaise humeur. Je gagerais encore qu'elle ne m'a pas dit de lui aider à sa toilette, parce qu'elle a craint mes observations. Je gagerais enfin que madame a grand peur de perdre sa gageure, et grande envie de ne pas la gagner; et je gage par dessus tout, que mes gageures valent mieux que la sienne.

SCÈNE IX.

LISETTE, VALCOUR.

VALCOUR.

Vous êtes seule, Lisette?

LISETTE.

Je vais chercher madame.

VALCOUR.

Non pas, non pas: j'ai à vous parler.

LISETTE.

Parlons, monsieur. D'ailleurs je crois que madame est occupée.

Occupée!

VALCOUR.

LISETTE.

Très-sérieusement.... au miroir.

VALCOUR.

Tu crois?

LISETTE.

Vous verrez si je me trompe.

VALCOUR.

Dis-moi, Lisette; tu aimes ta maîtresse?

LISETTE.

De tout mon cœur.

VALCOUR.

Et moi aussi. Depuis combien de temps est-elle veuve?

LISETTE.

Un an depuis hier.

VALCOUR.

C'est bien. Aimait-elle beaucoup le défunt?

LISETTE.

Je vous assure qu'elle l'aimait très-décemment.

VALCOUR.

Bon. Quel homme était-ce?

LISETTE.

Désagréable, d'humeur fâcheuse dans son intérieur, dur pour ses domestiques, froid et brutal avec sa femme; mais hors de la maison, il était le plus aimable homme du monde.

VALCOUR.

Je connais de ces aimables-là. Ta maîtresse a-t-elle été bien affligée de la mort de l'époux?

LISETTE.

Oh! monsieur, elle a jeté les hauts cris, s'est arra-

ché les cheveux , et elle a pleuré coup sur coup ,
comme une femme qui se presse de sortir d'affaires.

VALCOUR.

Y a-t-il long-temps que son chagrin s'est adouci?

LISETTE.

Il n'en est plus question. Madame n'a pas payé sa
dette en détail; sa douleur s'est acquittée tout de suite.

VALCOUR.

Mais tu dis qu'il n'y a qu'un an?

LISETTE.

Monsieur, n'est-ce pas bien honnête? Le premier
jour qu'une femme est veuve, elle n'a que deux partis
à prendre : ou le chagrin la tue, ou bien il la laisse
vivre. S'il la tue, tout est fini : il n'y a plus de cha-
grin; s'il la laisse vivre, il faut bien qu'elle se décide;
on se désole pendant trois jours, on pleure pendant
trois semaines, on est triste pendant trois mois; vous
vous voyez bien qu'il reste encore neuf mois de deuil
pour se consoler.

VALCOUR.

Vous joueriez bien ce rôle-là.

LISETTE.

J'en jouerais bien d'autres. Et votre gageure?
croyez-vous la gagner?

VALCOUR.

Qu'en penses-tu?

LISETTE.

Je ne sais trop que vous dire : vingt-quatre heures,
c'est bien peu; si vous aviez demandé le double, en-
core passe. Cependant, si j'en crois certains présages...

VALCOUR.

Je pourrai bien gagner....

LISETTE.

Un cœur, et douze mille francs.

VALCOUR.

Je me contente de la première moitié.

LISETTE.

Monsieur, donnez-moi l'autre.

VALCOUR.

Cela est possible.

LISETTE.

Vraiment?

VALCOUR.

Veux-tu parier aussi avec moi?

LISETTE.

J'ai peur de perdre.

VALCOUR.

Si je te donne un mari jeune, bien fait, honnête homme, et une dot, je gage que tu le refuseras.

LISETTE.

Payez, monsieur, vous avez perdu.

VALCOUR.

Attends, tu n'y perdras rien. Mais écoute : quand ta maîtresse te parlera de moi, je te recommande de lui dire tout le mal que tu pourras imaginer.

LISETTE.

Du mal de vous? Madame s'en fâchera.

VALCOUR.

Je l'espère.

LISETTE.

Oh! que je vous entends bien. Je ne l'avais pas deviné. Eh bien! faut-il avertir madame?

VALCOUR.

Quand tu voudras.... A propos, dis-moi : ta maîtresse a un procès?

LISETTE,

C'est vrai.

VALCOUR.

Une partie de sa fortune en dépend.

LISETTE.

Comment savez-vous cela?

VALCOUR.

Je sais beaucoup de choses que j'ai l'air d'ignorer.

LISETTE.

Vous connaissez les motifs.....

VALCOUR.

Tout. Je sais même que Lucile, trop fière pour avoir recours à ses amis, aime mieux s'exposer à perdre son procès, que de leur procurer le plaisir de lui rendre service.

LISETTE.

Comment, monsieur?

VALCOUR.

Va avertir ta maîtresse.

LISETTE, à part en sortant.

Avec cet homme-là, on peut jouer à qui perd gagne. (Elle sort.)

SCÈNE X.

VALCOUR, seul.

Oui, charmante femme, je vous servirai malgré vous. Si les moyens que j'emploie sont bizarres, vous saurez un jour que ma folie n'avait d'autre but que celui de vous être utile. Faisons donc pour perdre la gageure, tout ce qu'un autre ferait pour la gagner.

SCÈNE XI.

VALCOUR, LUCILE, *plus parée.*

LUCILE.

Vous voilà, monsieur ! pardonnez-moi ; mais je n'espérais plus vous revoir.

VALCOUR.

Vous pensez mieux de moi, madame. Vous étiez bien sûre que je n'y manquerais pas.

LUCILE.

Cette folie est si étonnante, que je ne puis concevoir comment je m'y suis prêtée.

VALCOUR.

La suite vous étonnera bien davantage.

LUCILE.

Faut-il encore plaisanter ?

VALCOUR.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais malheureusement, cela n'est plus possible.

LUCILE.

Comment ! vous êtes devenu triste ?

VALCOUR,

Il y a de bonnes raisons pour cela, madame.

LUCILE.

Je vous vois venir. Vous avez essayé de la gaieté, vous voulez maintenant m'attaquer par le sentiment.

VALCOUR.

Non, madame ; je suis sérieux sans y tâcher.

LUCILE.

Mauvais moyen, monsieur ; mauvais moyen. La

mélancolie ne me touche pas; elle me donne des vapeurs, et m'ennuie à la mort. Vous voyez que je suis généreuse; je ne veux pas que vous employiez des armes inutiles.

VALCOUR.

Il ne m'est plus permis ni possible de prendre le même ton. Ma tristesse ne vous paraîtra pas une ruse, quand vous saurez qu'en sortant de chez vous, j'ai appris une nouvelle qui me force à partir très-incessamment.

LUCILE.

J'en suis fâchée, monsieur; qui quitte la partie, la perd.

VALCOUR.

Vous allez trop vite, madame; je ne pars pas avant les vingt-quatre heures, et la partie sera gagnée.

LUCILE.

Gagnée?

VALCOUR.

C'est ce qui m'afflige. Jugez de ma douleur, quand il faudra me séparer de vous, au moment où vous me ferez l'aveu de mon bonheur.

LUCILE.

Pour ne pas vous donner ces regrets, je romps la gageure, et je vous laisserai partir dans le doute des sentimens que j'ai pour vous.

VALCOUR.

Qui quitte la partie, la perd, madame. Et je vois avec chagrin que vous paierez les frais de mon voyage.

LUCILE.

Ce qui me rassure, c'est que votre tristesse ne vous ôte pas la présence d'esprit.

VALCOUR.

Non, madame. Il m'en reste même assez pour vous faire un reproche.

LUCILE.

Un reproche, monsieur?

VALCOUR.

En acceptant la gageure, vous ne m'avez pas dit que votre cœur était prévenu, et qu'il ne vous était plus possible d'en disposer en ma faveur.

LUCILE.

Qui vous a dit cela?

VALCOUR.

Je le sais trop pour mon malheur.

LUCILE.

Autre ruse! vous êtes jaloux, monsieur? Ce n'est pas le moyen de me plaire : mon mari l'était.

VALCOUR.

Ce n'est point jalousie, madame. Mais si vous aimiez déjà, vous sentez quel désavantage j'aurais dans le pari. J'ai pu espérer toucher un cœur libre; mais je n'ai jamais eu l'injurieux espoir de vous rendre infidèle.

LUCILE.

Que ce soit un détour, ou simple curiosité de votre part, je veux bien vous donner entière satisfaction sur cet article. Je vous jure que je ne suis nullement engagée, que mon cœur est absolument libre; excusez-moi, si j'ajoute qu'il est libre même auprès de vous.

VALCOUR.

Eh bien, madame, pourquoi dissimuler? C'est trop prolonger une plaisanterie qui vous fatigue. Connais-

sez donc celui que vous accusez de légèreté, de présomption et d'impertinence; ce n'est point d'aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous voir. Ma maison est vis-à-vis de la vôtre. Depuis un mois j'épie le moment où je vous verrai paraître à cette fenêtre, et depuis un mois je bénis le désœuvrement qui vous force à vous y mettre pour vous distraire. Caché derrière une jalousie, je vous contemple sans être vu. Quand vous chantez, tous vos accens pénètrent dans mon cœur; je me suis informé de tout ce qui vous concerne, je connais la cause de vos inquiétudes, et croyez que je m'y suis vivement intéressé. Aujourd'hui seulement, le plus heureux hasard m'a fourni le prétexte d'entrer chez vous. La manière étrange dont je m'y suis conduit était commandée par la crainte de ne plus trouver l'occasion d'y revenir. Eh! que m'importe la gageure? Je n'y puis perdre, puisqu'elle m'a procuré l'inestimable plaisir de mieux vous connaître; je n'y puis perdre, si vous avez la bonté de permettre que cette entrevue ne soit pas la dernière. J'ajouterai enfin, au risque de ne point obtenir votre confiance, j'ajouterai que mon père veut me forcer à me marier, qu'il m'ordonne de partir pour épouser une femme qui n'a pas vos attraits, et qui n'aura pas mon amour, puisque vous seule vous réglez sur mon âme. Je sens la défiance que je dois vous inspirer, d'après la manière dont je me suis annoncé chez vous; mais je mettrai tous mes soins à effacer cette impression défavorable; et vous saurez bientôt que si je ne mérite pas votre amour, j'ai le droit d'être votre ami.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LUCILE, seule.

Eh bien! il est sorti. Je suis d'un étonnement!... Est-ce là cet homme si léger, si inconséquent? Quel discours! quelle chaleur! Tout ce qu'il m'a dit est d'une vraisemblance..... Serait-ce le comble de la ruse? L'artifice saurait-il si bien imiter l'accent de la vérité? Ah! cet homme est bien aimable, ou c'est un monstre bien dangereux. Il a raison, l'on ne peut avoir pour lui de l'indifférence; il faut qu'on l'aime, ou qu'on le hâisse.

SCÈNE XIII.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! madame, qu'avez-vous donc dit à M. de Valcour? il est entré si gai, et il est sorti si triste!

LUCILE.

Lisette!

LISETTE.

Madame?

LUCILE.

Je suis dans un grand embarras.

LISETTE.

Vous êtes triste aussi, madame? Est-ce que vous auriez tous deux perdu la gageure?

LUCILE.

Lisette, Valcour me connaît; il m'a vue depuis long-temps.

LISETTE.

Je le savais, madame; il m'a parlé de votre procès; il m'a tout conté.

LUCILE.

Sais-tu que cela change bien les choses?

LISETTE.

Mais, oui; c'est très-différent.

LUCILE.

Aide-moi, Lisette; conseille-moi. Valcour est-il un étourdi; m'aime-t-il, ou veut-il se jouer de moi? Ce qu'il m'a dit est-il une ruse, pour gagner cette folle gageure, ou la gageure n'a-t-elle été qu'un moyen ingénieux ou original de me déclarer son amour?

LISETTE.

Moi, madame; je penche du bon côté. D'ailleurs ce monsieur est bien aimable.

LUCILE.

Aimable! vous croyez donc qu'on est aimable avec le ton de la fatuité, de la présomption, du persiflage?

LISETTE.

C'est vrai; je n'y pensais pas. Il avait le ton bien leste, et même impertinent.

LUCILE.

Vous n'y entendez rien, ma chère amie; dans son impertinence même, il ne s'est jamais écarté du bon ton, et des égards qu'on doit à une honnête femme.

LISETTE.

Eh bien, je l'ai remarqué, il avait l'air très-respectueux, et je disais tout bas: Voilà un monsieur bien poli!

LUCILE.

Simple que vous êtes, un homme poli ne propose pas une gageure aussi ridicule et aussi peu décente.

LISETTE.

C'est juste , madame ; gager avec une honnête femme qu'on lui tournera la tête , c'est d'une insolence !....

LUCILE.

Vous ne savez ce que vous dites : ce n'est point une insolence quand on y est forcé. Sans cette gageure , il n'aurait pu revenir chez moi ; car certainement , je ne l'y aurais pas invité.

LISETTE.

Ah ! oui , madame ; il vous l'a dit lui-même de la manière la plus honnête.

LUCILE.

Oh ! que vous avez l'esprit à rebours ! qui est-ce qui vous dit que cela est honnête ? Sans doute , la gageure est excusable ; mais le terme de vingt-quatre heures est une impertinence.

LISETTE.

J'allais vous le dire , madame ; vous avez eu bien tort d'accepter cette maudite gageure.

LUCILE.

Et non , je n'ai pas eu tort , puisque sans cela , il ne serait pas revenu ; et il est possible qu'il soit un fort honnête homme.

LISETTE.

Oh ! pour un honnête homme , j'en suis sûre.

LUCILE.

Vous en êtes sûre ? Fiez-vous donc aux hommes.

LISETTE.

Oh ! c'est bien vrai. Les hommes sont bien trompeurs ; il n'y en a pas un à qui l'on puisse se fier.

LUCILE.

Pas un ! Laissez-moi. Vous prenez plaisir à me contredire , et si je vous écoutais , je ferais quelque sottise.

LISETTE, à part, en sortant.

Je crois que dans les vingt-quatre heures, il y en a vingt-trois de trop. *(Elle sort.)*

SCÈNE XIV.

LUCILE, seule.

Que l'on est à plaindre d'être obligé de se faire servir ! Les domestiques sont un vrai fléau. Parce que je suis bonne , et que j'ai eu la faiblesse d'accorder à cette fille une certaine familiarité , elle se plaît à contrarier toutes mes opinions ; elle va jusqu'à lire dans ma pensée. Mais Valcour reviendra-t-il ? que dois-je penser de lui , que pense-t-il de moi ?... Il m'a vue depuis long-temps..... Je le sais ; je l'ai vu aussi.... Il dit qu'il va partir ; je devrais le souhaiter , et je ne sais pourquoi je ne le souhaite pas. Parlera-t-il de la gageure ? Il m'embarrasserait , car je ne veux pas la perdre , et je crois que je ne dois pas la gagner...

SCÈNE XV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Deux lettres , madame.

LUCILE.

Deux ?

LISETTE.

D'écriture différente.

LUCILE.

Ah! voici celle de mon avocat. *(Elle lit.)*

« Votre procès se juge en ce moment. Vous devez
 » cette promptitude aux vives sollicitations de M. Val-
 » cour qui depuis long-temps s'intéresse à l'affaire. »
 Depuis long-temps! Il m'a dit vrai. « Il n'a pas ajouté
 » à la bonté de votre cause qui ne pouvait être meil-
 » leure, mais il en a considérablement accéléré la dé-
 » cision. Soyez sans inquiétude, dans deux heures,
 » tout sera gagné.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» A midi. »

Il est trois heures; Lisette, mon sort est décidé; et
 je ne tarderai pas à en recevoir la nouvelle. Voyons
 l'autre lettre : elle est de Valcour. *(Elle lit.)*

« La seconde entrevue, madame, m'a prouvé que
 » j'avais perdu la gageure. Vous trouverez ici en let-
 » tres de change, la somme convenue entre nous. La
 » troisième épreuve serait désormais inutile; je ne
 » paraîtrai donc chez vous que pour vous faire mes
 » adieux. N'ayez, je vous prie, ni l'intention, ni
 » l'espoir de me faire annuler la gageure; si je l'avais
 » gagnée, j'en aurais reçu le prix.

» VALCOUR. »

Et moi, je vous dis, monsieur... non; je le lui dirai
 à lui-même.

LISETTE.

Eh! madame, je devine le secret de tout ceci.
 M. Valcour n'a imaginé cette gageure que pour vous
 obliger malgré vous.

LUCILE.

Eh ! oui, Lisette; eh ! oui, c'est cela; tu dis bien à présent. En effet, je n'ai pas vu d'homme plus honnête et plus aimable, et cette gageure était trop extravagante pour être faite de bonne foi.

LISETTE.

Est-ce que vous auriez la cruauté de la gagner ?

LUCILE.

Cela serait affreux, Lisette. Te l'avouerais-je ? et la gageure et le gain de mon procès n'ont de charmes pour moi, qu'en ce qu'ils me prouvent que je suis aimée depuis long-temps, et que cet homme, si léger en apparence, s'occupait de mon bonheur dans le moment où je le jugeais si défavorablement.

LISETTE.

Je crois que madame ne s'ennuiera plus.

LUCILE.

Mais il va partir : on veut le marier.

LISETTE.

Le marier ?

LUCILE.

Il part pour cela.

LISETTE.

Eh bien, madame, en vous épousant, il obéira sans sortir d'ici.

LUCILE.

Vous allez bien loin, Lisette.

LISETTE.

Au contraire, madame.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR, *en habit de voyage.*

LUCILE.

Ah! monsieur, c'est donc à vous que je dois le zèle qu'on a mis à terminer ce malheureux procès?

VALCOUR.

Madame, c'est une chose si simple, qu'on aurait pu se dispenser de vous en instruire.

LUCILE.

J'apprendrai bientôt, sans doute, quel a été le succès de vos soins.

VALCOUR.

Cela est fini, madame. Votre procès est gagné complètement.

LUCILE.

Quoi! monsieur....

VALCOUR.

J'avais donné ordre qu'on vint me l'apprendre sur-le-champ; et j'accours pour vous le confirmer.

LUCILE.

C'est à vous que je dois ce bonheur, et c'est par vous que j'en reçois la nouvelle. Je ne vous cache point que ce sont deux plaisirs à la fois. Mais... vous allez partir?

VALCOUR.

Ma voiture m'attend à votre porte.

LUCILE.

Mais, dites-moi; ce mariage, ce départ, sont-ils tellement indispensables.....

VALCOUR.

Le mariage, madame?

LUCILE.

Oui, monsieur, le mariage... Je suis très-curieuse, je l'avoue.

VALCOUR.

Il est très-vrai qu'on veut me marier... mais on me laisse le choix.

LUCILE.

Le choix?... et le départ?...

VALCOUR.

Le départ... était inutile si j'avais gagné la gageure ; mais en la perdant, je n'ai plus rien à faire dans cette ville.

LUCILE.

En ce cas, vous partez décidément ?

VALCOUR.

Forcément.

LUCILE.

Il est fâcheux pour moi, monsieur, d'être obligée de mêler un reproche à mes adieux.

VALCOUR.

Un reproche !

LUCILE.

Je dois trouver au moins très-étonnant que vous ayez traité sérieusement cette folle gageure, qui ne devait être qu'un jeu.

VALCOUR.

J'ai gagé très-sérieusement et perdu de même.

LUCILE.

Je connais le motif de la gageure, je vous en sais gré ; mais votre lettre, et ce qu'elle contient, me feraient injure, si vous insistiez davantage. Reprenez, monsieur, ce que vous n'auriez pas dû m'envoyer.

VALCOUR.

Il est singulier que vous vous offensiez de ce que je m'acquitte d'un engagement pris sur votre parole et la mienne.

LUCILE.

Je vous le répète, monsieur; je ne veux, ne puis, ni ne dois l'accepter.

VALCOUR.

Mais, madame, il était possible que je gagnasse.

LUCILE.

Vous dites, monsieur?...

VALCOUR.

Je vous le demande, était-il possible que je gagnasse?

LUCILE.

Sans doute; à la rigueur, cela était possible.

VALCOUR.

Il doit donc être possible que je perde.

LUCILE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais vous me faites injure.

VALCOUR.

Au moins, vous me direz pourquoi vous refusez.

LUCILE.

Parce que je ne dois pas accepter, je ne le dois pas en conscience, entendez-vous?

VALCOUR.

Mais pourquoi, madame! pourquoi?

LUCILE.

Pourquoi? vous me désespérez....

Oh! j'ai bien plus d'impatience que vous. Dites-moi donc.... pourquoi?

LUCILE.

Eh bien, parce que je ne dois pas accepter comme gagnée, une gageure....

VALCOUR.

Achievez, charmante Lucile, achevez.

LUCILE.

Une gageure que j'ai perdue.

VALCOUR.

Perdue! ô ciel!

LUCILE.

Oui, perdue, perdue! Je ne sais s'il y a de la fatalité; mais je ne puis m'en défendre; et je rougis quand je pense combien vous étiez sûr de votre empire.

VALCOUR.

Ne rougissez pas, chère Lucile, de faire le bonheur de l'amant le plus tendre. Je vous aime depuis longtemps, vous le savez, et vous couronnez un amour qui est né le premier jour où j'ai eu le plaisir de vous voir.

LUCILE.

Après l'aveu que j'ai fait, rien ne doit plus me coûter.

VALCOUR.

Ah! dites tout.

LUCILE.

Vous m'aimez depuis long-temps; eh bien! depuis long-temps je le sais. Mes yeux ont rencontré les vôtres, mes regards ont percé à travers cette jalousie dont vous vous faisiez un rempart; cette croisée me

devint agréable; vous n'avez pas passé une fois que je ne m'en sois aperçue; et aujourd'hui, si ce livre est tombé de mes mains....

VALCOUR.

Achez.

LUCILE.

C'est que je le tenais mal.

LISETTE.

Je l'avais deviné.

VALCOUR.

Charmante Lucile, ne songeons plus qu'à notre bonheur.

LUCILE.

Et le voyage?

VALCOUR.

J'en suis revenu.

LISETTE.

Et la gageure?

VALCOUR.

C'est toi qui l'a gagnée. • •

LISETTE.

Moi, j'accepte.

LUCILE.

Valcour, le roman n'a pas été long.

VALCOUR.

Le roman finit, mon bonheur va commencer.

FIN.